

Gauchophobes et Gauchophiles

Claude Cymerman

Citer ce document / Cite this document :

Cymerman Claude. Gauchophobes et Gauchophiles. In: América : Cahiers du CRICCAL, n°11, 1992. Le gaucho dans la littérature argentine. pp. 33-48;

doi : <https://doi.org/10.3406/ameri.1992.1096>

https://www.persee.fr/doc/ameri_0982-9237_1992_num_11_1_1096

Fichier pdf généré le 16/04/2018

GAUCHOPHILES ET GAUCHOPHOBES

Cette petite chose que l'on appelle "fil de fer barbelé", n'a l'air de rien. Elle a pourtant accompli en Argentine, où elle fut introduite au milieu du XIXème siècle, une révolution considérable. De fait, elle marque une triple frontière :

- une frontière géographique, en délimitant les *estancias*, en les isolant, au début, du désert pampéen, en séparant, plus tard, les *estancias* les unes des autres ;
- une frontière historique en distinguant deux Argentines, l'une libre, sauvage, illimitée, telle qu'elle se présentait jusqu'à, grosso modo, la moitié du XIXème siècle, l'autre disciplinée, plus civilisée, limitée, telle qu'elle se présente après 1850 ;
- une frontière sociologique, en opérant un distinguo entre le *gaucho*, maître de lui-même, et le *peón*, stipendié par un patron.

Beaucoup de malentendus à propos du gaucho proviennent du fait qu'on n'a pas toujours su ou voulu distinguer le *gaucho* du *peón*, avec une catégorie intermédiaire, celle du *tropero* ou du *resero*, lequel participe de la liberté du gaucho et de la condition de salarié du *peón*.

De là aussi que certains auteurs ou critiques ont pris parti pour le *gaucho* en le confondant avec le *peón* ; que d'autres se sont montrés solidaires du *peón* en l'identifiant au *gaucho*. Il ne sera peut-être pas inutile, pour la clarification du débat, de remettre les choses en place. On nous permettra, à cet effet, de rappeler ici quelques généralités éclairantes.

Le *gaucho* est le produit social d'un milieu naturel, la *pampa* - le mot signifie "plaine" en quetchua -, qui s'étend à l'horizontale sur une superficie presque aussi grande que la France. Lorsqu'en 1535 ou 1536, après une tentative avortée de fondation de Buenos Aires, le conquistador Pedro de Mendoza dut abandonner la petite colonie, il laissait derrière lui des bovins et des équins qui surent croître et

multiplier dans une totale liberté. Par la suite, les compagnons de Juan de Garay, second fondateur, en 1580, de Buenos Aires, autant que les *criollos* "descendus" d'Asunción del Paraguay, mêleront leur sang espagnol à celui des Indiennes *pampas* ou *ranqueles*. *"El gaucho -écrit Martiniano Leguizamón- es el producto más original y auténtico de nuestra tierra. En su estructura étnica se confundieron principalmente las ardencias del conquistador español con la bravura y la astucia del indio aborigen"*.¹ Ces produits d'immigrants et d'autochtones - auxquels se mêleront plus tard les descendants d'esclaves africains - amorceront un peuplement de la pampa et tireront l'essentiel de leur subsistance de la viande et du cuir des immenses troupeaux qui, entre temps, se seront constitués. *Las vastas y exuberantes praderas de la pampa fronteriza - écrit R. W. Slatta -, que alimentaban un sinfín de vacunos, equinos y animales salvajes, moldearon un peculiar estilo de vida con una subcultura ecuestre y una existencia autosuficiente para estos hábiles jinetes*.²

La situation de ces hommes libres et nomades, cavaliers infatigables du désert vert, n'évoluera guère des premiers temps de la colonie jusqu'à la fin de la dictature *rosista* (1852), à ceci près que l'emprise des *estancieros* et *latifundistas*, seuls propriétaires reconnus de la terre, ira progressivement en augmentant, accaparant terres et troupeaux sauvages et reléguant de plus en plus loin de Buenos Aires gauchos et Indiens. Pour faciliter et consolider cette colonisation, les gouvernements successifs - de la vice-royauté à la dictature de Rosas - installeront une ligne frontière marquée par des fortins et chargée de contenir ou de repousser de plus en plus loin les Indiens et les risques inhérents de *malones*. Parallèlement, ces nouveaux propriétaires - qui utilisent les services de *peones* stables et, par ailleurs, fort mal payés - se préoccupèrent de "neutraliser" les gauchos soupçonnés de *cuatrismo*, autrement dit de voler un bétail que, de fait, se sont approprié les *terratenientes*. On verra dès lors se multiplier les lois tendant à contrôler les "vagabonds et désœuvrés" (*vagos y malentretenidos*). On ne trouvera rien de mieux à faire que de les traîner devant le juge de paix et de les envoyer servir dans les fortins de la frontière, dans des conditions inhumaines (alors même qu'*estancieros* et commerçants sont exemptés du service ou peuvent se faire remplacer par un *personero*). La plupart des spécialistes ont décrit ce que furent ces conditions. Généralement, le gaucho était arraché à sa famille par les successives *levas* ordonnées par les autorités et exécutées par la *partida policial* et emmené enchaîné jusqu'à la frontière. Sa famille, dès lors, est abandonnée à elle-même. Ses enfants sont obligés par les circonstances à servir le patron responsable de son éloignement, et sa propre femme, ou sa compagne, sera souvent obligée, pour ne pas mourir de faim, de vivre avec un représentant de l'autorité responsable de son malheur. Des situations comme celles-là n'étaient, hélas, pas rares. Quant au gaucho lui-même, un fois déporté sur la frontière - pour deux, trois, cinq ans, voire davantage -, il avait à supporter de ses supérieurs l'arbitraire le plus total et les conditions de vie les plus dures : sa nourriture est infecte ou réduite à la portion congrue, son "uniforme" est une

véritable guenille, son prêt lui est versé avec des mois ou des années de retard, surtout, les traitements les plus dégradants sont employés à son égard. Parmi les supplices dont il aura le plus souvent à souffrir - et que l'on a du mal à transcrire -, on citera la flagellation (cent, deux cents, trois cents coups de fouet ...), la *estaqueada* (ses pieds et ses mains sont attachés à quatre pieux par de courroies de cuir humide ; en séchant, celui-ci se contractera, produisant sur les membres des douleurs épouvantables), le *cepo colombiano* (le supplicié est agenouillé des heures et des heures, un bâton ou un fusil sous les jarrets, jusqu'à ce qu'il tombe ou s'évanouisse). Le sort tragique qui est le sien amènera souvent le gaucho à désertir (des statistiques signalent que deux engagés de force sur trois abandonnent leur poste) et à vivre parmi les Indiens qu'il accompagnera dès lors dans leurs *malones* contre les Blancs.

Le mot *gaucho*, dont on ne connaît pas l'origine ³, a subi bien des avatars. La première occurrence - sous la graphie *gahucho* - apparaît pour la première fois en 1771 dans un document administratif de la *Banda Oriental* et sert à désigner un type humain installé dans les limites administratives de l'Uruguay actuel. C'est seulement au début du XIX^{ème} siècle que le mot aurait acquis droit de cité dans la province de Buenos Aires. Préalablement, les habitants des provinces situées sur la rive gauche du Río de la Plata utilisaient un synonyme, le mot *gauderio*, dont on trouve une première occurrence dès 1746, avec l'acception de "*gente que vive como quiere sin saber de dónde viven o de qué alimentan pues no trabajan*." ⁴ On sait d'autre part que Alonso Carrió de la Vandra, alias *Concolorcorvo*, fait une description condescendante de ces *pampeanos* dans son *Lazarillo de ciegos caminantes* (1773). Dix ans plus tard, nous dit Rodríguez Molas ⁵, les autorités espagnoles emploient indifféremment les mots *gauderio* et *gaucho*. Il semble bien que *gaucho* ait, dans un premier temps, servi à désigner un voleur de bétail (*cuatrero*), puis, à la charnière du XVIII^{ème} et du XIX^{ème} siècle, un marginal, un associal, un "barbare" - au sens *sarmientino* du terme -, ennemi de l'*estanciero*, du juge de paix et, d'une manière générale, des notables et de l'"autorité", menant une vie nomade et libre, fréquentant assidûment les *pulperías*, toujours prêt à empoigner la guitare, à jouer aux cartes ou à la *taba*, à boire ou à se battre au couteau. "*Alrededor de 1790* - mentionne Leguizamón - *surge en los documentos oficiales guardados por el Archivo de Indias, como sinónima de gauderios, changadores, ladrones faeneros clandestinos, fascinerosos, guachos ladrones, desertores, peones de todas las castas y otros sinónimos despectivos* ⁶. Les *estancieros* sont, en fait, les principaux responsables de cette marginalisation et de cette paupérisation du gaucho, dans la mesure où, accaparant terres et bétail, ils ne laissent à celui-ci d'autre alternative que la vie errante et le recours à des expédients. A cela s'ajoute le fait qu'une législation en vigueur tout au long du XVIII^{ème} siècle et pendant toute la première moitié du XIX^{ème}, d'une part, oblige le paysan à servir, pour un salaire de misère, un *estanciero* (qui lui délivre la *papeleta*, visée par le juge de paix, attestant sa

subordination) et, d'autre part, interdit d'élever du bétail sur une petite parcelle de terre (ce qui favorise les *latifundistas*). On comprend que, dans ces conditions, le gaucho ait quelque mal à s'assimiler et se trouve constamment dans l'obligation, pour éviter les persécutions, de fuir la présence de l'autorité et de se transformer malgré lui en un hors-la-loi. Un curieux document daté de 1795 ⁷ atteste la triste condition de l'habitant de la campagne : "...sólo logran establecer estancias los acaudalados avasallando y precisando a los pobres a que los sirvan por el triste interés de un conchabo o a que, y es lo más común, se abandonen al robo y al contrabando donde hallan firmes apoyos para subsistir". Rodríguez Molas ajoutera pour sa part : "La clase social estructurada alrededor del privilegio latifundista perdura con posterioridad al año 1810 [...]. Odian todo lo que sea reforma o innovación. Esta clase social juzga al gaucho. Para ellos siempre fue un delincuente" ⁸. Si délinquance il y a, le moins qu'on puisse dire est qu'elle est partagée. On ne compte pas les cas, en effet, où des latifundistas s'approprient des terres non attribuées, où des *estancieros* abattent et débitent des bêtes qui ne leur appartiennent pas, où des commerçants achètent à bas prix le cuir d'un bétail volé. Le gaucho, au fond, n'a qu'un défaut, celui d'être un paria sur lequel retombent tous les torts.

Il n'empêche. Avec la guerre de l'Indépendance, à laquelle le gaucho a participé courageusement - sinon toujours volontairement -, la connotation du mot évolue. Si la "sainte alliance" *estanciero-comisario-juez de paz* voit surtout en lui un dangereux anarchiste, la démagogie politique en fait déjà un représentant de l'argentinité et de la tradition. J. Lynch a bien vu cette évolution :

Aun el uso de la palabra gaucho era ambiguo en la terminología rosista. Tenía dos significados, según la situación. En público se la usaba como un término de estima y perpetuaba la idea de que el gaucho, como el estanciero, era un modelo de virtudes nativas y que los intereses de ambos eran idénticos [...]. En privado, sin embargo, especialmente en el uso policial, gaucho significaba vago, mal entretenido, delincuente. El primer uso representaba propaganda política. El significado peyorativo expresaba distinción de clase, prejuicios sociales y actitudes económicas ; lo utilizaba el terrateniente, necesitado de trabajadores, para enfrentar al hombre de campo que deseaba permanecer libre. ⁹

En fait, les deux acceptions, la négative (gaucho = délinquant) et la positive (gaucho = patriote) coexistent ou se déplacent mutuellement pendant quarante ou cinquante ans, selon que prévaut l'image de *pampeano* indépendant ou celle de soldat attachée au gaucho. "El problema de la voz (del) "gaucho" no es lexicológico ni etimológico sino político y literario. [...] Si los gauchos sirven - écrit Josefina Ludmer ¹⁰ -, la voz tiene un sentido y un uso positivo en la literatura ; si no son usables, si se sustraen como Facundo, la voz "gaucho" tiene un sentido negativo". Après Caseros, l'image du gaucho évolue encore positivement. Le mot *gaucho*

acquiert le sens, somme toute valorisant, de vacher de la pampa, inséparable de son cheval, louant temporairement ses services d'*estancia* en *estancia*, comme *resero* ou *domador*, sans jamais se fixer (à l'inverse du *peón* qui, lui, est employé à demeure). Il ne lui reste plus, hélas, que quelques décennies à vivre libre.

Comment se présente, au physique et au moral, ce centaure des temps modernes ?

Romain d' Aurignac, voyageur français ayant séjourné en Argentine de 1877 à 1880, nous le décrit ainsi

El gaucho tiene la piel generalmente muy oscura y como curtida ; la barba negra commo los cabellos, los ojos penetrantes y la expresión poco atrayente. Lleva un ancho sombrero de fieltro, sostenido en el mentón por una correa ; un amplio "chiripá" del cual se ve salir un calzoncillo bordado, a menudo de muy rica puntilla ; casi siempre rodea su cintura con un ancho tirador, adornado y abrochado con onzas de oro entre los ricos y de plata entre los pobres ; el busto lo envuelve sea con un amplio poncho, o con un lúgubre tapado español, con el cual se visten artísticamente. Detrás de la espalda, en el tirador, llevan un largo facón, que el gaucho no abandona nunca ni para dormir. ¹¹

Hormis le fait que cette description correspond plus à un gaucho endimanché qu'à un gaucho de tous les jours et que certains des composants de son habillements (*rebenque*, *espuelas nazarenas*, *botas de potro*) ou de ses "outils de travail" (*lazo*, *boleadoras*, voire *desjarretadoras*) ont été oubliés, cette description retrace fidèlement l'extérieur du *resero*. On ajoutera tout de même que l'habitude d'être constamment à cheval (*Un gaucho de a pie es buena cosa para ser tirada al zanjón de las basuras.*, signale Don Segundo Sombra) ¹² a défini sa morphologie d'homme aux jambes arquées et à la démarche lente et maladroite.

Au moral, le gaucho est généralement malicieux et moqueur, orgueilleux et fier, courageux et résolu, endurant et stoïque, indifférent au danger, préférant affronter la mort que reculer et perdre la face. Il aime le défi, dans le duel ou dans le jeu, et trouve son plaisir dans la *pulpería*, où il pourra, à loisir, causer avec ses congénères, jouer aux cartes, empoigner la guitare ou boire jusqu'à l'ébriété, dépensant jusqu'au dernier sou et au delà, en jouant le harnachement de son cheval ou en s'endettant. Dans la lutte armée, il est apparu au cours des temps aussi bien comme le patriote résolu, défendant le sol natal contre le colonisateur espagnol, prenant part à toutes les batailles de l'Indépendance, que comme le *montonero* des *caudillos* provinciaux ou le *mazorquero* de Rosas prêt à égorger, sur ordre du tyran, unitaires et libéraux argentins.

Son rapport à la femme est marqué par un machisme inné, méprisant pour l'autre sexe, qui lui interdit toute effusion sentimentale et même ... de chevaucher une jument ! ¹³

Son alimentation, on le sait, est exclusivement réduite à la viande de boeuf, la *yerba* (le *mate*) tenant le rôle de substitut des légumes et de la boisson. Son habitat est des plus rudimentaires : une pièce de quatre mètres carrés et de deux à trois mètres de haut, construite en pisé et au toit de paille, complétée parfois par un porche ou *enramada* et sans autre ameublement que des têtes de bovins morts en guise de siège et, pour lit, un cuir du même animal, tendu sur quatre piquets. Le sol est tout juste nivelé et un autre cuir tient lieu de porte. Leumann donne les raisons de cette extrême pauvreté : l'insécurité permanente où vit le gaucho et le risque constant que lui font courir la sauvagerie des Indiens ou l'arbitraire du juge de paix et de ses sbires ¹⁴. En fait, sa seule richesse tient dans le seul élément qui soit aussi mobile que lui, sa *tropilla*, son petit troupeau de chevaux - autant que possible de la même robe - atteignant une dizaine ou une douzaine de bêtes.

La réception de l'image du gaucho, tirée aussi bien de la réalité que de la fiction est, non seulement différente et divergente, selon les auteurs, mais encore contrastée et antinomique. A. Fierro - observe justement Carlos Alberto Leumann ¹⁵ - *se lo suele juzgar alternativamente, en modernos comentarios críticos, un héroe simbólico de libertad y de entereza varonil y un vulgar cuchillero alzado contra el orden social y los intereses de la civilización.*

Cette divergence d'appréciation sur le gaucho ressort davantage encore, si faire se peut, des deux textes suivants qui portent tous les deux sur la bataille de Perdriel (1er août 1806) perdue par les volontaires gauchos de Pueyrredón - ancêtre de Hernández - dans leur tentative de reconquérir Buenos Aires occupée par les troupes anglaises de Beresford. Le premier est signé de Rafael Hernández, frère de José, dont nous connaissons la sympathie pour le gaucho déshérité :

Por asimilación si no por cuna soy hijo de gaucho, hermano de gaucho y he sido gaucho. He vivido años en los compamentos, en los desiertos y en los bosques viéndolos padecer, pelear y morir, ¡ abnegados, sufridos, humildes, desinteresados y heicos ! Sin codicia por el lucro, sin exigencia de ascenso, sin ambición por la gloria. He compartido sus aspiraciones y sus alegrías. He confundido mi sangre con la suya en las batallas ; me han admirado mil veces con sus oscuras hazañas ; me han hecho gozar los encantos de la gloria me han enseñado a afrontar la muerte con orgullo, por puro amor a la patria, ¡ por conquistar para todos la libertad ! Esa colectividad oscura que, acaudillada por mi noble ascendiente Pueyrredón, nació a la vida nacional acuchillando los batallones británicos en los campos de Perdriel, me atrae, me seduce, me electriza y me encadena como si fuese sangre de mi sangre y alma de mi patria. ¹⁶

Le deuxième est de la plume de Emilio A. Coni dont la fureur anti-gauchesque est, selon Rodríguez Molas, à mettre en relation avec l'appartenance de ce dernier à l'Academia Nacional de la Historia, *"institución que ignora la existencia del pueblo como elemento constitutivo del pasado histórico"*. ¹⁷

Los ingleses, que habían sabido de la concentración que se estaba efectuando en Perdriel, salieron de la Capital con 5 000 hombres del regimiento 71 y el 1° de agosto atacaron el campamento [...]. Unos pocos disparos de la artillería española no lograron contenerlos y en veinte minutos las milicias gauchescas se dispersaron, no pudiendo perseguirlas los ingleses por carecer de caballería [...]. El único trofeo de los milicianos fue un carro de municiones de los ingleses, del que se apoderó Pueyrredón, aunque no está claro si aquél fue tomado a viva fuerza o fue que las mulas de su atalaje, espantadas, lo llevaron a las filas españolas. En su parte del combate de Perdriel, dice Pueyrredón, refiriéndose a los milicianos bajo sus órdenes : "Todos, Señor, huyeron, y nos tomó el enemigo la artillería y provisiones, pero yo conservé mi presa", o sea el carro de municiones. Tal fue el famoso combate de Perdriel, hoy pedestal gauchesco, que según los gauchófilos despertó la admiración de la ciudad de Buenos Aires. ¹⁸

Quand on constate une telle divergence d'appréciation sur un fait historique pourtant précis, on peut imaginer sans peine la difficulté pour le chercheur à se faire une opinion objective sur le gaucho et sa circonstance. Il faut savoir que tout au long des XIXème et XXème siècles, encore qu'avec des "préférences" selon les périodes, la critique gauchesque a eu ses gauchophiles et ses gauchophobes. On se permettra, afin de fixer les idées, de proposer un classement des uns et des autres. On distinguera ainsi trois catégories : les gauchophobes, les gauchophiles "purs" et les gauchophiles "impurs". Dans la première prendra place Sarmiento, dans la seconde Hernández, dans la troisième Güiraldes.

Le premier des "gauchophobes", en date et en renommée, est bien évidemment **Domingo Faustino Sarmiento**. Avant tout autre, il a contribué à diffuser et à rendre familier le mot *gaucho*. Le lecteur retiendra surtout l'association du terme avec l'adjectif *malo*, au chapitre 2 de *Facundo*. En fait, l'attitude de Sarmiento vis-à-vis du gaucho est ambiguë. D'un côté, il associe le gaucho à la "barbarie" des *montoneras* et des *caudillos* et voit en lui un élément rétrograde, coupable de freiner les progrès attendus de l'immigration et des apports étrangers. Il propose donc, logiquement, son élimination et, à l'occasion, va jusqu'à conseiller à Mitre de ne pas épargner le sang des gauchos ! D'un autre côté, on sent chez lui une réelle et profonde admiration pour l'habileté du *baqueano* ou du *rastreador*, comme on sent percer - il avouera lui-même plus tard - son admiration pour Facundo Quiroga...

De fait, qui furent les principaux contempteurs du gaucho ? D'une part, les conservateurs latifundistas (généralement ex-fédéraux) qui voient dans le gaucho un sous-homme, un *vago y malentretenido*, dangereux pour l'ordre établi. D'autre part, les libéraux portègues (souvent ex-unitaires), partisans de l'immigration, qui voient en lui un frein à la civilisation.

Miguel Cané (père), par exemple, s'exprime en termes presque *sarmientinos*. Pour lui, si le gaucho est naturellement généreux et se montre

solidaire de ses pareils, son individualisme absolu et ses attitudes libertaires en font un babare dangereux pour la société et la civilisation ¹⁹.

Lucio V. Mansilla a tendance à voir les gauchos avec la même condescendance souriante ou indulgente que les Indiens Ranqueles. Ce qui le différencie, au fond, du premier Sarmiento est une question de terminologie. Le *gaucho* et le *gaucho malo* de ce dernier deviennent, grosso-modo, chez lui, le *paisano gaucha* et le *gaucha neto* : "*El gaucha neto* - écrit-il, en l'opposant au *paisano gaucha*, sédentaire et respectueux de l'autorité - *es el criollo errante, que hoy está aquí, mañana allá, jugador, pendenciero, enemigo de toda disciplina ; que huye del servicio cuando le toca, que se refugia entre los indios si da una puñalada, o gana la montonera si ésta asoma*". ²⁰

Joaquim V. González voit essentiellement dans le gaucha un *montonero* sanguinaire et incendiaire ²¹ et Borges, faisant allusion à Martin Fierro, le définit surtout comme un *cuchillero individual*. ²²

Milcíades Alejo Vignati, professeur d'ethnographie et membre de l'Academia Nacional de la Historia, dépeint quant à lui le gaucha comme un "résumé de tout ce qu'il peut y avoir dans la nature humaine d'inférieur et de dépravé", ou encore comme "l'incarnation de tous les appétits ignobles et brutaux" ²³.

Parmi les détracteurs absolus, sans nuances, du gaucha, un nom se détache, celui de Emilio A. Coni, dont l'ouvrage *El gaucha : Argentina, Brasil, Uruguay* fit sensation et surtout scandale par son parti-pris anti-gaucha et sa distorsion de la réalité historique. Enrique de Gandía ²⁴ se montrera (imprudemment) élogieux pour Coni, dont il associera le nom à celui de Félix de Azara ²⁵, voyageur espagnol qui présente, avec l'auteur de *El gaucha*, la particularité de créer un *distinguo* aussi spécieux qu'artificiel entre le *paisano* (exemplaire) et le *gaucha* (foncièrement mauvais). A la question "*¿Qué es el gaucha ?*", Gandía répondra sans hésitation "*Félix de Azara lo describió muy bien* ²⁶, *y para siempre, y Coni exhibió elementos que nadie podrá destruir. Era el insulto que los absolutistas del Alto Perú daban a los hombres de Güemes*". On trouvera pourtant chez Leumann et chez Rodríguez Molas une réfutation aisée et étayée de *El gaucha*. L'un et l'autre soulignent que Coni n'a pas hésité à recourir à des citations tronquées ou falsifiées pour étayer ses thèses. Ils lui reprochent également d'avoir, contre toute vraisemblance, nié l'origine *bonaerense* et l'identité argentine du gaucha et d'en avoir fait, d'emblée, un voleur de chevaux. En fait, l'honorable Académicien va beaucoup plus loin. Pour lui, le gaucha est vite passé du "statut" de *cuatrero* à celui de bandit de grand chemin (p. 140) ²⁷, de "voleur de femmes" (P. 148-149), d'espion au service des Luso-Brésiliens (p. 163) ou, plus simplement, de "fainéant, de joueur, d'alcoolique et de criminel" (p. 180). Le gaucha, en somme, est accusé de tous les péchés. Même *la part prise par les gauchos - bonaerenses ou orientales* - à la lutte pour l'Indépendance est déniée, rabaisée ou interprétée de manière tendancieuse :

La sublevación de los patriotas de 1810 debía dar un nuevo giro al drama gauchesco uruguayo, pues gran parte de los vagabundos se plegaron a la causa de la independencia, no impulsados por el propósito constructivo de constituir una nación libre, idea incapaz de germinar en sus mentes primitivas, sino más bien con el de vengarse de los agravios recibidos de las autoridades españolas y dar rienda suelta a sus instintos sanguinarios. (p. 182-183).

Dans le droit fil de ses assertions fantaisistes, contrairement à la vérité la plus élémentaire et aux témoignages de tous les historiens, Coni va jusqu'à nier la participation des gauchos à l'armée des Andes de San Martín ou à dénier le titre de gauchos aux soldats de Güemes (p. 191, 203). A l'en croire, ni San Martín, ni Artigas, ni même Rosas n'auraient accepté de concéder le nom de gauchos à leurs hommes. Décidément, aucune des attitudes ou des caractéristiques du gaucho ne trouve grâce aux yeux de Coni dont la gauchophobie furibonde n'a pas d'équivalent chez les Argentins.

Face aux contempteurs se tiendront les thuriféraires ou, plus simplement, les défenseurs du gaucho. Sous le "label" gauchophiles purs", nous regroupons tous ceux - et ils furent nombreux - qui, généralement dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, prirent, de manière totalement désintéressée, la défense du gaucho. Le premier d'entre eux, par la célébrité sinon par la chronologie, est, bien entendu, **José Hernández**. Celui-ci rejette la dichotomie sarmientiste *civilización / barbarie* et voit surtout dans la ville une source de dégénérescence et de corruption. Substituant une nouvelle dichotomie à celle de Sarmiento, il oppose un âge d'or disparu, où le gaucho vivait heureux et libre, à l'époque contemporaine de décadence et d'asservissement. Prenant la défense du gaucho, dont il exalte les qualités morales, il dénonce, principalement dans la première partie du *Martín Fierro*, les injustices commises à son égard, les privilèges dont jouissent les citadins et les prétendues avancées d'une civilisation qui, en fait, éliminent le *criollo* et en font un inadapté. La deuxième partie du *Martín Fierro*, il est vrai, nous présente un gaucho assagi, abandonnant son attitude de rébellion et recherchant son insertion dans la nouvelle société. Hernández - écrit R. W. Slatta - *captó atinadamente la transición del gaucho de la pampa ciolla al peón domesticado de la pampa gringa*.²⁸

Avant lui, ou presque en même temps que lui, d'autres poètes "gauchesques" - citadins érudits s'exprimant dans un langage paysan -, Bartolomé Hidalgo (*Diálogos patrióticos*, 1820), Hilario Ascasubi (*Santos Vega o los mellizos de la Flor*, 1872), Estanislao del Camp (*Fausto*, 1870), avaient, avec plus ou moins de bonheur, fait du gaucho un personnage littéraire. D'autre part, tandis qu'Hernández s'exprimait à la Chambre des Députés ou dans les colonnes de *El Río de la Plata*, d'autres députés ou journalistes - députés, avocats, journalistes, écrivains - dénonçaient à la Chambre ou dans leur journal les abus de toutes sortes dont étaient victimes les gauchos. Vicente G. Quesada et Juan Manuel Estrada, par exemple,

stigmatiseront en termes voisins l'exploitation du gaucho à la frontière ; *La frontera lo espera con todos los mandones de los mandones feudales que la custodian*, écrit le premier en 1868. *Son ellos, los desheredados, los exhaustos, los únicos que tienen el deber de resguardar las fronteras en beneficio de los señores feudales*, reprend le second, comme en écho, en 1869 ²⁹. Vers la fin du siècle, enfin, le romancier Eduardo Gutiérrez fait allusion à la tragique condition du gaucho et, d'une manière générale, des "gens du peuple", dans plusieurs de ses récits populaires publiés d'abord en feuilleton - *Juan Moreira* (1879-1880), *Juan sin Tierra*, *El gaucho Pancho Bravo* ... - et tirés souvent de la vie de personnages réels dont il fait des figures légendaires.

Un concours de circonstances devait bouleverser le "statut" du gaucho dans la deuxième moitié du siècle, entre la chute de Rosas et l'apogée de l'immigration européenne. Trois facteurs principaux - auxquels se rattachent et se mêlent inextricablement une foule de causes secondaires - sont à l'origine de ce bouleversement : l'introduction et l'utilisation systématique du fil de fer barbelé ³⁰ (à partir de 1845), la conquête du désert (entre 1876 et 1879) et l'immigration européenne elle-même (surtout après 1880). Le premier facteur, en privatisant la terre et en délimitant les *estancias*, a réduit le champ d'action du gaucho ; le second, en erradicant l'Indien, a supprimé les zones où le *gaucho malo* pouvait trouver refuge ; le troisième, en développant l'agriculture et en facilitant l'accès à la petite propriété, a enlevé le pain de la bouche du *criollo*. Rodríguez Molas est fondé à écrire : "*La pampa deja de ser gaucha y se transforma en gringa*" ³¹. Aux causes recensées s'en ajoutent d'autres : la valorisation de la terre, les progrès de l'élevage, la sélection et la diversification du bétail, la construction de frigorifiques, le transport par train, etc. Toutes contribuent à réduire l'apport spécifique de la main d'oeuvre *gaucha*. De fait, le *gaucho* s'est transformé en *peón* et n'a d'autre existence que celle que lui prêtent la nostalgie et l'imagination d'un Hudson ou d'un Güiraldes.

Dans cette évolution du statut de *gaucho* vers celui de *peón*, il y a indiscutablement une déchéance qui s'inscrit dans le mot même de *peón* (du latin *pedo*, - *onis*, dérivé de *pes*, *pedis*, "pied"). Quoi de plus humiliant, en effet, pour le cavalier de la pampa, que cette "descente", physique et morale, de son cheval ... Ce refus, ou cette inaptitude à exercer un métier pédestre n'aura eu qu'un avantage, il est vrai mineur : celui d'éviter au gaucho d'entrer ouvertement en conflit, sur le plan professionnel, avec l'immigrant, ce dernier acceptant sans réticence un emploi de *peón de estancia* ou d'agriculteur. Par contre, et on en aura la démonstration lors des tragiques événements de Tandil (1871) - une trentaine d'immigrés furent massacrés par des *criollos* -, les gauchos pardonneront difficilement aux immigrants d'exercer à leur détriment des fonctions publiques, ou d'être mieux rémunérés, ou de faire commerce d'objets que leur ont volés les Indiens, ou d'occuper des terres qui furent les leurs, ou encore de vivre confortablement en ville, cependant qu'eux, les gauchos, sont sacrifiés sur les fortins de la frontière pour défendre précisément les intérêts de

leurs exploiters. D'une manière générale, le gaucho se montrera toujours méprisant vis-à-vis de l'immigrant, le *gringo*, qu'il considèrera comme le principal responsable de sa déchéance. Plusieurs pages du *Martín Fierro* sont éclairantes à ce sujet.

Quoiqu'il en soit, la disparition progressive du gaucho *criollo* et sa substitution par des immigrants étrangers entraînera une prise de conscience et bientôt une réaction chez les tenants du nationalisme argentin. R. W. Slatta a parfaitement résumé le phénomène et ses conséquences :

Mientras la modernización y la inmigración masiva cambiaban el litoral, la intelligentsia argentina experimentó una sensación de pérdida y miedo. La argentinidad - el carácter esencial del argentino corría el riesgo de ser inundada por la marejada foránea. Los nacionalistas resucitaron y rehabilitaron al difamado gaucho, que se convirtió en arma ideológica contra las amenazadoras exigencias de los obreros inmigrantes. [...] La clase dirigente, que había librado una batalla triunfal para eliminar al gaucho, contribuyó a endiosarlo en la mitología argentina. Como otras figuras de la historia, el gaucho, desdeñado en vida, cobró mayor atractivo después de su extinción.³²

De fait, la plupart des thuriféraires du gaucho, procèdent de l'oligarchie portègne. Nous les avons appelés "impurs" pour insister sur le fait que leur apologie est loin d'être innocente et obéit à des préjugés de classe.

Déjà, en 1881, un précurseur, Eugenio Cambacérès, à la fois *clubman* et *estanciero*, fils d'immigrant devenu adversaire déclaré de l'immigration, s'élève dans un premier roman, *Potpourri*, contre les militaires séditieux qui utilisent le gaucho comme chair à canon :

¿ A quiénes comandan ?

A un puñado de soldados revoltosos, a unos cuantos miles de gauchos infelices, carne de cañón arrebatada al trabajo y al hogar [...].³³

En bon représentant de l'oligarchie portègne, Cambacérès a senti le profond bouleversement qu'entraînait la vague immigratoire et a pressenti les conséquences, sur les institutions du pays, du déséquilibre patent entre la vieille bourgeoisie, sclérosée et usée par le pouvoir, et la génération montante, d'origine populaire et étrangère, dotée de dents aiguës et d'appétits solides. Face à cette menace, il publiera en 1885 un autre roman, *Sin rumbo*, qui dénoncera la corruption et la perversion qui se sont emparées de la ville et exaltera désormais les vertus purificatrices et régénatrices de la campagne. Et il récidivera deux ans plus tard en publiant un pamphlet antiimmigratoire, *En la sangre*.

En 1886, Francisco Tobal, reprenant un poncif romantique appliqué à l'Indien, présentait le gaucho comme "un bon sauvage qui maintenait sa dignité et sa bonté naturelle en dépit des atteintes de la ville perversie"³⁴, cependant que, sept ans

plus tard, Paul Groussac évoquait, dans une conférence prononcée à Chicago en 1893, la triste situation du gaucho, affaibli et appauvri par son contact avec la civilisation.

Avec lui, d'autres écrivains, (Argerich, Martel, Ocantos...) dénonceront l'influence pernicieuse et corruptrice, sur les mœurs et sur la langue, de l'immigration, sans pour autant réhabiliter la figure du gaucho³⁵. De leur côté, Juan José de Lezica, Ernesto Quesada et Emilio Zuccarini opposent les vertus et les valeurs du gaucho authentique à l'insignifiance, aux vices ou aux dégénérescences du *peón*, de l'immigré ou de l'*atorrante*.³⁶

En fait, c'est surtout dans le premier tiers du XX^{ème} siècle que se dessinera une forte tendance nationaliste, tendance qui se traduira par une réhabilitation - et une utilisation à des fins politiques - de la figure du gaucho.

Quelques noms se détachent ici, ceux de Manuel Gálvez, Ricardo Rojas, Leopoldo Lugones, Martiniano Leguizamón et, bien entendu, celui de Ricardo Güiraldes.

Manuel Gálvez exprime son idéologie nationaliste dans *El diario de Gabriel Quiroga* (1910) et dans *El solar de la raza* (1913).

Avec *La restauración nacionalista* (1909), Rojas réclame un effort éducatif au plan national, visant à argentiniser les immigrants, tout en attaquant le cosmopolitisme et en défendant la tradition argentine ; avec "Los gauchosco" (1916), la première des quatre sections que comporte son *Historia de la literatura argentina*, il prétend démontrer que la littérature gauchesque est l'expression même de l'âme argentine et la manifestation du lien qui unit le gaucho à la pampa. On trouve chez Rojas ce qu'on retrouvera plus tard chez Güiraldes, mêlé à une condamnation implicite d'une modernité aliénante et deshumanisante, une admiration nostalgique vis-à-vis du gaucho, exprimée sur le ton de l'élégie et dans un lyrisme chatoyant imprégné de l'amour du sol natal :

Nadie sintió la pampa, en su genuina emoción, como el gaucho de nuestros tiempos heroicos. Los amos de la tierra no la habían cercado aún con sus barreras de alambre. Los ingeniosos de la industria no la habían plantado de eucaliptus, ni edificado de rojas torrecillas. No pacían los ganados en manso encerramiento, ni los convoyes del ferrocarril pasaban sobre sus vías resonantes. La verde gramínea o el pasto dorado se dilatava hasta el horizonte, coloreándose con reflejo vibrátil bajo los soles ardientes del desierto. El misterio de la eternidad hacía tangible en el silencio de los cielos y en la desolación de la tierra. Entonces era cuando el gaucho cruzaba solitario, como un proscrito de otros mundos, la inmensidad de esa llanura.³⁷

Dans une série de conférences prononcées à Buenos Aires en 1913 et publiées en 1916 sous le titre commun de *El payador*, Leopoldo Lugones vise à

donner ses lettres de noblesse au personnage du *payador*, incarné par Martín Fierro, et exalte la figure du gaucho "héros et civilisateur de la pampa", prototype de l'Argentin actuel" ³⁸, en même temps que personnage clef de la littérature nationale. Son crédo nationaliste ne lui fait pourtant pas regretter la disparition du gaucho, et ce, pour des raisons spécifiquement racistes qui prônent la supériorité de la race espagnole sur la race indienne : *Su desaparición es un bien para el país, porque contenía un elemento inferior en su parte de raza indígena.* (p.51). Lugones, d'ailleurs, ne craint pas de se contredire, puisque, quelques pages plus loin, après avoir vanté l'oeuvre patriotique de l'oligarchie, il a cette réflexion : *Elllo no disculpa, por lo demás, ninguno de sus errores, entre los cuales figura la extinción del gaucho, elemento precioso de la nacionalidad* (p. 55). Au fond, aux yeux de Lugones, le gaucho n'avait qu'un seul défaut : avoir du sang indien, et parfois noir, dans ses veines...

Martiniano Leguizamón se rapproche, dans *La duna del gaucho* (1935), à la fois de Rojas et de Lugones, Du premier, dans la mesure où il exalte la nationalité et s'oppose à l'immigration massive ; du second, en associant un éloge dithyrambique du gaucho à la satisfaction exprimée d'en constater l'extinction :

En todos los campos de batalla donde se derramó la sangre argentina, la suya corrió pródiga y sus huesos quedaron dispersos. No hay una sola página de nuestra vida militar, desde la Revolución de Mayo, en que no se encuentre su figura prestigiosa. (p. 48-49)

La astucia y la gracia picaresca de su decir intencionado, el sufrimiento estoico en el infortunio [...] y otras facetas que iluminan la figura de ese tipo étnico del Río de la Plata, tan atrayente y tan nuestro, cuya desaparición no lamento, proclaman la justicia de perpetuar su recuerdo. (p. 50-51) (C'est nous qui soulignons).

En fait, la véritable exaltation du gaucho, compliquée d'une nostalgie d'un passé où la souche *criolla* n'était pas contaminée par un apport étranger, nous la trouverons dans *Don Segundo Sombra*. Le gaucho de **Ricardo Güiraldes** est un gaucho idéalisé, mythifié, héros sans tâche d'une pampa vierge, que l'écrivain érige en modèle des vertus et de la tradition argentines et oppose implicitement à la dégénérescence urbaine et cosmopolite, aliénante et corruptrice. Avec *Don Segundo Sombra*, héros anachronique dont l'existence est artificiellement prolongée dans le temps, l'image du gaucho atteint dans le roman argentin son apogée et sa plus haute valeur légendaire.

On a esquissé ici, rapidement, le parcours social et littéraire du gaucho et le cheminement, à son sujet, de l'opinion des critiques et des historiens. Un homme se détache de l'ensemble, par la dualité et l'ambiguïté de ses positions. Leopoldo Lugones. Plus que tout autre, peut-être, l'auteur de *El payador* insiste sur l'incarnation dans le gaucho de la tradition nationale et des vertus patriotiques, en

même temps que sur la part prépondérante prise par lui dans la constitution et la caractérisation de l'identité argentine :

Hallamos que todo cuanto es origen propiamente nacional viene de él. La guerra de la independencia que nos emancipó ; la guerra civil que nos constituyó ; la guerra con los indios que suprimió la barbarie en la totalidad del territorio ; la fuente de nuestra literatura ; las prendas y defectos fundamentales de nuestro carácter ; las instituciones más peculiares, como el caudillaje, fundamento de la federación, y la estancia que ha civilizado el desierto : en todo esto destaca como tipo. Durante el momento más solemne de nuestra historia, la salvación de la libertad fue una obra gaucha. ³⁹

Mais si pour Lugones le gaucho a le mérite d'avoir fondé et défini l'identité argentine, il présente simultanément le défaut de freiner le développement de cette identité et d'entraver la marche de l'Argentine vers le progrès et la civilisation. En somme, Lugones lui est reconnaissant de son apport passé, mais estime qu'il y avait tout à redouter de son action à venir - ou pour être précis, de son inaction :

No lamentemos, sin embargo, con exceso su desaparición. Producto de un medio atrasado, y oponiendo a la evolución civilizadora la resistencia, o mejor decir, la incapacidad nativa del indio antecesor, sólo la conservación de dicho estado habría favorecido su prosperidad. ⁴⁰

Le jugement de Lugones, la position de l'intelligentsia argentine à l'égard du gaucho nous replacent au coeur même de la dichotomie sarmientiste civilisation / barbarie. Mais, de même que le gaucho a prolongé la "barbarie" par sa participation aux *montoneras* qui ont ravagé le pays, la "civilisation" a confiné le gaucho dans sa barbarie en le rejetant, en l'humiliant et en en faisant un paria. Le gaucho a beaucoup souffert, dans sa vie, dans sa chair, dans son âme. La littérature aurait pu dresser simplement le constat de sa disparition. Elle ne s'est pas limitée à cela. Sarmiento, en dépit des apparences, a su apprécier les qualités du gaucho *bueno* ; Hernández l'a défendu contre les abus de l'autorité ; Güiraldes l'a magnifié et mythifié. Souffrant en vie, dans sa réalité quotidienne, le gaucho aura pris une revanche *post-mortem* dans la fiction littéraire et dans le discours de l'idéologie nationaliste.

Claude CYMERMAN
Université de Haute-Normandie

NOTES

- (1) *La cuna del gaucho*, p. 12. Leumann est un des rares à postuler la race exclusivement blanche et l'ascendance purement européenne du gaucho : "... *las barbas largas y a veces los ojos azules declaraban la ausencia de sangre india*". (*La literatura gauchesca y la poesía gaucha*, p. 162-163).
- (2) Richard W. Slatta, *Los gauchos y el ocaso de la frontera*, p. 16.
- (3) Plusieurs auteurs ont entrepris de lui trouver une étymologie, souvent séduisante, rarement convaincante. Ainsi José Agustín de Basualdo le fait procéder du mot araucan *gachu*, signifiant "ami". Un grand nombre (Leguizamón, Rodríguez Molas, etc.) rapprochent *gaucho* du quetchua *huachu* ou *guacho*, "orphelin", puis "fils naturel". D'autres, encore, le mettent en relation avec un autre mot quetchua *guasos*, signifiant "paysan".
- (4) Cf. Ricardo E. Rodríguez Molas, *Historia social del gaucho*, p. 67.
- (5) *Op. cit.*, p. 68 et 518.
- (6) *Op. cit.*, p. 26-27
- (7) Rédigé à l'intention du Vice-Roi par un fonctionnaire espagnol et cité par Rodríguez Molas, *op. cit.*, p. 78-79.
- (8) *Ibid.*, p. 97
- (9) Juan Manuel de Rosas, Buenos Aires, Emecé, 1984, p. 112.
- (10) *El género gauchesco : un tratado sobre la patria*, p.30-31.
- (11) Cité par J. A. de Basualdo, *op. cit.*, p. 122.
- (12) Édition "Archivos", p. 78.
- (13) Cf. Ezequiel Martínez Estrada, *Radiografía de la pampa*, p. 30.
- (14) Leumann, *op. cit.* p. 168-169.
- (15) *La literatura gauchesca y la poesía gaucha*, p. 149.
- (16) Rafael Hernández, cité par Osvaldo Guglielmino, in *Rafael Hernández, el hermano de Martín Fierro*, Buenos Aires, Perlado, 1954, p. 61.
- (17) *Op. cit.*, p. 73
- (18) Emilio A. Coni, *El gaucho*, Buenos Aires, Solar-Hachette, 1969 (1ère édition : Sudamericana, 1954), p. 125-126.
- (19) *el gaucho argentino*, in *La revista de Buenos Aires*, t. V, 1964, p. 601.
- (20) *Una excursión a los indios ranqueles*, Buenos Aires, Sopena, . II, p. 86.
- (21) *La tradición nacional*, Buenos Aires, 1930, p. 156 (3ème édition).
- (22) "La vuelta de Martín Fierro", *La Prensa*, 24 novembre 1935, cité par Coni, *op. cit.*, p. 206.
- (23) Prologue de Alfredo H. Borcosque, *El gaucho en el panorama político argentino*, p. 8-9.
- (24) *El vocabulario rioplatense de Francisco Javier Muñiz*, Buenos Aires : Coni, 1937.
- (25) Azara nous a laissé des gauchos ou gauderios la description suivante : "*Todos son, por lo común, escapados de las cárceles del país [el Uruguay] y del Brasil o de los que por sus atrocidades huyen a los desiertos. Su desnudez, su barba larga, su cabello nunca*

- peinado y la obscuridad y la porquería de su semblante, los hacen espantosos a la vista. Por ningún motivo ni interés quieren servir a nadie y sobre ser ladrones roban también mujeres". (Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata, (1ère éd., posthume : Madrid, 1847), Buenos Aires, Bajel, 1943, t. I, p. 305).*
- (26) Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages de l'édition Solar-Hachette de *El gaucho*.
- (27) A l'inverse, Slatta signale que San Martín employa dans deux communiqués le mot "gaucho" pour se référer à de "courageuses forces patriotes". (*op. cit.*, p. 29) Josefina Ludmer écrit de son côté : "La valorización del gaucho se debió sobre todo a Artigas, Güemes y San Martín". Et elle le démontre dans les pages qui suivent (27-29) de son ouvrage *El género gauchesco : un tratado sobre la patria*.
- (28) Richard W. Slatta, *op. cit.*, p. 325.
- (29) Cités par Rodriguez Molas, *op. cit.*, p. 325.
- (30) Le fil de fer barbelé fut introduit en Argentine en 1844 par l'*estanciero* anglo-argentin Ricardo Newton. Sa diffusion commença dès l'année suivante. En 1890 presque toutes les *estancias* étaient clôturées. Richard W. Slatta cite ce jugement de Thomas Hincliff de la fin des années 50, témoignant de l'impact des *alambradas* sur le mode de vie des gauchos de la Province de Buenos Aires : *Buena parte de la tierra está cercada por alambradas, una innovación moderna que fastidia mucho a los gauchos de pura raza, que desde tiempos inmemoriales están acostumbrados a galopar de día o de noche en cualquier dirección, tan lejos como les plazca*. (Richard W. Slatta, *op. cit.*, p. 258).
- (31) Ricardo E. Rodríguez Molas, *op. cit.*, p. 37.
- (32) Richard W. Slatta, *op. cit.*, p. 19.
- (33) Eugenio Cambacerès, *O. C.*, p. 42 a.
- (34) Cité par Richard W. Slatta, *op. cit.*, p. 318.
- (35) Antonio Argerich : *Innocentes y culpables* (1884), Julián Martel : *La bolsa* (1891), Carlos María Ocantos : *El peligro* (1911).
- (36) Juan José de Lezica : "Lo que dice un gaucho viejo", *Revista Nacional* (1901), Ernesto Quesada : "El problema del idioma nacional (1900) et *El criollismo en la literatura argentina* (1902), Emilio Zuccarini : "Los exponentes psicológicos del carácter argentino, Evolución del gaucho al atorrante" (1904) (cité par R. W. Slatta, *op. cit.*, p. 328).
- (37) *Historia de la literatura argentina*, t. I, "Los gauchescos", p. 81.
- (38) Pages 36 et 50, respectivement, de l'édition "Biblioteca Ayacucho".
- (39) *El payador*, p. 61
- (40) *Ibidem*.